

MARION, SÉRAPHIN, *Les lettres canadiennes d'autrefois*. Tome premier (Deuxième édition). — Hull, Les éditions « L'Éclair »; Éditions de l'Université, Ottawa, 1948, in-12, 189 p.

Thomas Charland, o.p.

Volume 3, Number 1, juin 1949

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801534ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801534ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charland, T. (1949). Review of [MARION, SÉRAPHIN, *Les lettres canadiennes d'autrefois*. Tome premier (Deuxième édition). — Hull, Les éditions « L'Éclair »; Éditions de l'Université, Ottawa, 1948, in-12, 189 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 3(1), 129–130. <https://doi.org/10.7202/801534ar>

MARION, SÉRAPHIN, *Les lettres canadiennes d'autrefois*. Tome premier (Deuxième édition). — Hull, Les éditions "L'Éclair"; Éditions de l'Université, Ottawa, 1948, in-12, 189p.

Les deux premiers imprimeurs canadiens, les Anglo-Saxons William Brown et Thomas Gilmore, fondèrent, en 1764, un journal hebdomadaire bilingue: *La Gazette de Québec — The Quebec Gazette*. Pour compenser la pénurie de nouvelles étrangères due à la suspension de la navigation durant l'hiver, ils prirent l'habitude d'insérer dans leurs colonnes, des pièces en vers et en prose. Et voilà comment le "journalisme" — on devrait plutôt dire le journal — fut le "berceau des lettres canadiennes". M. Séraphin Marion, traducteur aux Archives canadiennes à Ottawa, s'est donné la peine de dépouiller la *Gazette de Québec*, du début jusqu'à l'apparition du premier journal canadien-français, le *Canadien* (1806). Dans cette phase, qu'il appelle "bilingue", il a discerné des étapes, marquées par les thèmes successivement abordés par ce journal. "Ainsi, les directeurs de la *Gazette* encensent d'abord Voltaire, puis Carleton, puis la Révolution; changeant subitement leur fusil d'épaule, ils acclament les adversaires de la Révolution, puis les forces antibonapartistes" (p. 181). Littérature toute de circonstance, on le voit. Littérature d'idées aussi, bien plus que de sentiment. C'est pourquoi l'examen de la facture littéraire des pièces fait place au commentaire historique. Littérature d'importation européenne enfin, et presque toujours anonyme. La cueillette est bien mince, si l'on s'en tient à ce qui est proprement canadienne; la littérature "carletonienne" elle-même, d'inspiration locale, se réduit à cinq ou six poèmes d'écoliers et à deux adresses de curés. Ne se résignant pas à avoir perdu son temps, M. Marion lui a quand même consacré tout un livre. Il y est allé de tout son bagage de connaissances littéraires, qui est considérable. Et on a l'impression qu'il a vidé son arsenal de clichés, qui n'est pas moins considérable. Il en est qu'il affectionne plus particulièrement, comme "en l'an de grâce 1939," "passer de vie à trépas", "beaucoup d'eau a passé sous les ponts de..." Ils se succèdent parfois comme les pièces d'un feu d'artifice. Ainsi, page 115: "Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? Quels motifs dictèrent à M. Samuel Neilson une attitude qui l'oblige à brûler aujourd'hui ce qu'il avait adoré la veille ou

l'avant-veille ?" Mais comment ne pas pardonner à tant de générosité intellectuelle ?

Si M. Marion tient tant à ces pauvres miettes de notre littérature primitive, pourquoi s'est-il borné à feuilleter la *Gazette de Québec* ? Entre la première édition de son livre et la seconde, qui n'y apporte aucun changement, — *Quod scripsi, scripsi* —, il aurait pu chercher dans les archives de nos institutions d'enseignement. Il y aurait trouvé des morceaux comme ceux qui ont eu l'honneur d'être imprimés par la *Gazette*. Je sais que telle poésie publiée dans la *Bibliothèque Canadienne* de Bibaud avait été composée par le curé Jacques Paquin, lorsqu'il était écolier à Québec. M. Marion trouvera dans les *Mémoires* du même curé, dont le manuscrit se trouve à portée de sa main, aux Archives d'Ottawa, des indications sur les productions littéraires du clergé canadien pour la période qu'il a étudiée. S'il y tient, encore une fois !

Thomas CHARLAND, O.P.